

D'Ali Kemal à Zeki Kunalalp : itinéraire helvétique d'une famille turque

Autor(en): **Kunalalp, Sinan**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **52 (2002)**

Heft 3: **Osmanische Diaspora = Diaspora ottomane**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-81316>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

D'Ali Kemal à Zeki Kunalalp: itinéraire helvétique d'une famille turque

Sinan Kunalalp

Zusammenfassung

Der liberale Jungtürke und gefeierte Autor Ali Kemal war 1887 als einer der ersten türkisch-muslimischen Studenten in die Schweiz gekommen. Den politischen Höhepunkt seiner Karriere erreichte er als Innenminister der liberalen, von den Siegermächten abhängigen Regierung nach dem Ersten Weltkrieg. Radikale Nationalisten lynchten ihn jedoch 1922. Seine Frau suchte darauf mit der Familie Zuflucht bei ihrer mit einem Berner Arzt verheirateten Schwester in der Schweiz. Hier wuchs Ali Kemals Sohn Zeki auf, der später als Botschafter in den Dienst des Staates trat und unter anderem türkischer Botschafter in Bern war. Dieser persönlich gehaltene Beitrag aus der Feder seines Sohnes weist über die maskulin dominierte politische Welt hinaus auf familiäre Zusammenhänge und frühe Mischehen hin.

Vers la fin de juillet 1887, un jeune Turc âgé de 18 ans débarquait à Genève venant de Paris. Il venait de passer une dizaine de jours dans la capitale française où l'avait mené le besoin d'y perfectionner sa connaissance du français afin de poursuivre des études supérieures. Ali Kemal, étudiant de première année de l'Ecole Impériale d'Administration (*Mekteb-i Mülkiye-i Şahane*) à Constantinople, fuyant le climat oppressif de la capitale ottomane sous le régime autocratique du Sultan Abdülhamid (r. 1876–1909) et surtout conscient de la nécessité absolue de maîtriser le français dont il possédait quelques rudiments, avait, quelques semaines auparavant, pris le bateau de Marseille sur un coup de tête et s'était retrouvé à Paris. Son premier contact dans cette ville avec ses compatriotes, plus penchés sur les plaisirs qu'offrait la Ville Lumière que sur les études, le convainquit rapidement que ce milieu ne favoriserait pas la réalisation du programme qu'il s'était fixé. Sachant que Ge-

nève offrait moins de tentations et une atmosphère plus propice au travail et au recueillement, il se retrouva pensionnaire chez un M. Gros qui accueillait dans sa maison de campagne à Confignon et la saison finie, dans sa résidence en ville, rue Bonivar, de jeunes étrangers qu'il instruisait dans les subtilités de la langue française. M. Gros avait été le précepteur d'un prince d'une dynastie allemande avec lequel il avait maintenu ses relations, ce qui rehaussait son prestige auprès de ses jeunes pensionnaires. Quoiqu'il en soit, il semble avoir été un maître compétent, ou bien Ali Kemal un élève particulièrement réceptif, puisque trois mois ne s'étaient écoulés que celui-ci suivait déjà des cours comme auditeur libre à l'Université de Genève. Publiant ses souvenirs 25 ans après, il cite parmi les enseignants qui l'ont marqué le nom d'Edouard Rod, professeur de lettres, qui, par la suite s'est fait une réputation en France comme nouvelliste, et celui du philosophe Jean-Jacques Gourd. Il assiste aux élections cantonales – sa première expérience d'une campagne électorale – opposant radicaux et libéraux et il est frappé par la courtoisie et la dignité dont font preuve les adversaires dans leurs joutes oratoires et, pour être à même de pouvoir faire une comparaison, il se rend à Paris pour suivre les élections présidentielles où les partisans des deux candidats, Jules Ferry et Sadi Carnot, s'affrontent dans une campagne nettement plus houleuse.

Si à l'université il est le seul Turc, il a d'autres Ottomans parmi ses condisciples, des Arméniens des provinces orientales de l'Empire de condition souvent modeste mais dont l'ardeur à la tâche et le sérieux l'impressionnent. Les Turcs à Genève en 1887 étaient encore rares, *neva-dirden*, comme il l'écrira dans ses mémoires¹ citant le «comment peut-on être Turc» de Montesquieu mais pour lui qui découvre à la fois, l'Occident et la Suisse, être suisse est aussi un sujet d'étonnement et d'émerveillement. La beauté du pays, le sens civique de ses habitants, leur goût de l'ordre, l'autonomie administrative et politique des cantons et surtout la participation des citoyens au processus de décision par la voie des votations et des référendums furent pour ce jeune Turc une introduction à un monde nouveau et un enseignement dont il tirera profit. Toutefois le choc culturel le plus marquant qu'il affrontera, il le vivra à la Pension Richardet sur le quai du Mont-Blanc où il s'installe après avoir quitté la maison de M. Gros et où il se trouve être le seul homme parmi une demi-douzaine de pensionnaires du beau sexe, expérience on ne peut plus traumatisante pour ce jeune oriental habitué à la ségrégation des sexes. Au premier repas en commun, il se trouve placé à côté d'une jeune

1 Ali Kemal: *Ömriim* [Mein Leben], Istanbul 1985.

femme russe, et se tortillant sur sa chaise au bout de 10 minutes il rassemble assez de courage pour lui demander si elle aime le fromage. Après une pause de cinq minute, une nouvelle question, «Monsieur votre frère aime-t-il le fromage?», déclenche le fou rire de sa compagne de table qui s'avère ne pas avoir de frère. Mais la glace est rompue et dans ce domaine aussi Ali Kemal fait des progrès fulgurants puisque nous le retrouvons quelque temps après en habit de location s'initiant à la danse et vivant avec Mademoiselle Rosenschild, la jeune Russe, une amitié platonique durant laquelle ils discuteront littérature et politique. Mais au terme de quelques semaines, son amie ayant dû rentrer à Saint-Pétersbourg, Genève perd de son charme et Ali Kemal décide lui aussi de regagner sa ville natale afin d'y achever ses études.

Ce jeune Turc devra, par la suite se faire un nom dans le monde des lettres, du journalisme et de la politique et une réputation sulphureuse – dont le souvenir est entretenu par sa mort violente – due à sa tendance à se démarquer par rapport aux grands courants tant littéraires que politiques qui agitent l'Empire ottoman finissant. Mais la Suisse continuera à jouer un rôle dans sa vie, et dès son retour à Istanbul, inspiré des corporations d'étudiants qu'il a vues lors de son séjour à Genève – Helvetia, Philadelphia – il rassemble ses condisciples de l'Ecole Impériale d'Administration dans une association d'étudiants dont il rédige les statuts et devient le président. Toujours selon l'exemple suisse, les membres de cette association ont pour signe distinctif un fez à gland bleu. Mais les autorités seront vite alertées et Ali Kemal, en tant que meneur, est convoqué par la police qui met la main entre autres documents incriminatoires sur un texte de Jean-Jacques Rousseau, considéré comme un auteur séditieux par la censure ottomane. Le responsable chargé de l'enquête se contente de renvoyer Ali Kemal, après lui avoir donné des conseils paternels lui rappelant ses devoirs vis-à-vis du sultan et de son pays. Note cocasse, le fonctionnaire en question, Münif Pacha, était le premier traducteur de Rousseau en turc.

Nous retrouvons Ali Kemal en Suisse, une dizaine d'années plus tard. Il approche de la trentaine, et il a maintenant derrière lui un bagage plus consistant. Il a passé quelques années en Syrie en exil intérieur, puis s'enfuyant à Paris il obtient un diplôme de l'Ecole libre des sciences politiques et une licence de la Faculté des lettres tout en envoyant au grand quotidien d'Istanbul, l'*İkdam*, des chroniques hebdomadaires qui le feront connaître du grand public mais il s'est fait des ennemis dans les milieux des exilés politiques qu'il accuse de perdre leur temps et leur énergie dans des luttes stériles de rivalité personnelle sur les bancs des cafés parisiens, alors que lui-même a mis à profit ses années parisiennes pour

décrocher deux diplômes et se faire un nom dans le milieu journalistique. Il se rend souvent en Suisse où maintenant les Turcs sont plus nombreux par rapport à son premier séjour, tant les Turcs officiels depuis l'ouverture d'un consulat général à Genève malgré l'opposition d'une grande partie de l'opinion publique qui considère cette représentation comme une officine d'espionnage dans les milieux de l'émigration ottomane en Suisse, que les exilés et les étudiants.

C'est justement le nombre relativement important de ces étudiants qui est à l'origine de son projet de fonder à Zurich une institution qui aurait pour vocation de réunir, conseiller et encadrer les étudiants turcs venant en Suisse. Il prépare un prospectus, recherche des soutiens financiers tant auprès de l'Etat qu'auprès des particuliers, recherche qui n'aboutit pas car le Palais se méfie de cet homme qui est dans la mouvance de l'opposition et les particuliers sont influencés par les rumeurs répandues par les milieux jeunes-turcs et mettant en cause sa probité intellectuelle. Pourtant son argumentation était des plus convaincantes. Il avait pu constater lui-même qu'un grand nombre d'étudiants turcs envoyés en Europe éprouvaient beaucoup de difficultés à poursuivre leurs études, n'ayant pas une connaissance linguistique suffisante. Ils auraient été pris en charge par son institution qui leur fournirait un apprentissage tant linguistique que culturel au terme duquel ils seraient placés dans les écoles et facultés spécialisées mais continueraient à être suivi en cas de difficulté. Il avait choisi Zurich, car le climat y est sain, la vie bon marché, le sens moral solide et la ville offre la possibilité d'une initiation linguistique trilingue, allemand, français et italien. En outre, lui-même connaissait bien la Suisse.

Tout en poursuivant ce projet, Ali Kemal mène de front sa vie personnelle. Il s'est fiancé avec une jeune Neuchâteloise, parente éloignée d'Edouard Droz, légiste dont le nom avait été évoqué comme gouverneur général d'une administration autonome en Crète et il nage en pleine euphorie. Il est au mieux avec sa future belle-mère. Dans ses lettres il chante les louanges de la femme suisse attentionnée et qui ne ménage pas son soutien à son époux. Mais quelques temps après, les fiançailles sont rompues dans des circonstances pas très claires – une sordide histoire d'intérêt – et Ali Kemal quitte la Suisse sur un double échec pour se rendre en Egypte où il dirige avec succès une plantation de coton. Très fier, il écrira: «J'ai voulu prouver qu'un Turc pouvait réussir comme homme d'affaires.»

Comme tous les nababs d'Egypte, il se rend chaque été en Suisse et lors d'un de ces séjours il y rencontre à Interlaken une jeune fille de père lucernois et de mère anglaise, Winifred Brun. C'est le coup de foudre, la

jeune fille tombe sous le charme de ce Turc qui n'a rien d'oriental avec sa tignasse blonde, sa carrure massive et ses yeux clairs, mais, ainsi que le rapporte la tradition familiale, Ali Kemal qui trouve qu'elle est trop jeune pour fonder un foyer, lui donne rendez-vous pour l'été suivant: si leurs sentiments mutuels n'ont pas changé, ils se retrouveront l'année suivante à une date précise à un lieu donné. Le jour venu, ils sont tous les deux fidèles au rendez-vous, et la jeune Anglo-Suisse, devenue Mme Kemal – le mariage est célébré à Londres – accompagne son époux en Egypte. Sa fille, Celma, naîtra en 1906 au Caire mais auparavant leur premier enfant, un garçon nommé Lancelot Baybars (un doublé unique) meurt à Beatenberg âgé de quelques mois en 1905. Quelques années plus tard, Winifred Kemal mourra en couche donnant le jour à un fils, Wilfred Osman, et si la page helvétique est tournée pour Ali Kemal qui refusera de se rendre dorénavant en Suisse, il n'en sera pas de même pour sa progéniture.

Quelques années après la mort de Winifred, Ali Kemal épousera à la veille de la Première Guerre mondiale, Sabiha, la fille d'un haut dignitaire du régime hamidien, exilé par les Jeunes-Turcs après la révolution de 1908 et qui lui donnera un fils, Zeki. Lui-même sera assassiné en novembre 1922 en raison de son opposition au mouvement kémaliste (il avait été ministre dans un cabinet qui avait condamné la résistance nationaliste au diktat imposé par les Alliés à l'Empire ottoman vaincu à l'issue de la guerre mondiale) et son épouse ira rejoindre en Suisse sa propre sœur qui avait épousé un médecin bernois de Münchenbuchsee, le Dr E. Haeberli dont elle avait fait la connaissance à Naples où il dirigeait l'Hôpital Suisse². Et c'est ainsi que le hasard des circonstances fit que le lien avec la Suisse fut rétabli pour la famille d'Ali Kemal après la mort de ce dernier.

Zeki fréquenta d'abord l'école primaire de Gümligen dans le canton de Berne où il eut pour instituteur le jeune Edgar Bonjour, qui devint plus tard le grand historien que l'on sait. Puis il continua ses études au gymnase cantonal de Berne, premier Turc à en être diplômé (il y sera suivi une douzaine d'années plus tard par l'arrière petite-fille du sultan Abdülmeçid) avant de les couronner en 1938 avec un titre de docteur en droit *summa cum laude* de la Faculté de droit de l'Université de Berne. Ce jeune Turc qui fut parachuté au début des années 20 dans une Berne renfermée sur elle-même, n'eut malgré tout aucune difficulté à s'inté-

2 Il existe aux Archives d'Istanbul un dossier contenant la correspondance concernant ce mariage échangée entre la légation ottomane de Berne et le ministère des Affaires étrangères à Istanbul car tout mariage d'un citoyen ottoman avec un ressortissant étranger était sujet à une autorisation officielle surtout dans les cas où l'épousée était Turque.

grer dans la vie communale. Il s'y forgea sur les bancs d'école, dans les patrouilles de scout et finalement dans sa corporation d'étudiants à l'université (*Zaehringia*, dont il devint le président de sa promotion) de solides amitiés qui durèrent toute sa vie. Maîtrisant à perfection le dialecte bernois, ayant hérité de son père un physique qui lui permettait de se fondre dans l'anonymat de sa classe (ses camarades de l'école primaire de Gümligen témoignèrent néanmoins de leurs déceptions à ne pas le voir avec des yeux bridés), il aurait pu avec son brillant palmarès universitaire et ses attaches familiales obtenir facilement la nationalité helvétique et faire carrière à Berne, ainsi que l'on le lui avait proposé. Ce n'était peut-être pas sans arrière-pensée qu'il se choisit comme nom de famille en 1934 un nom à consonnance bernoise, Kuneralp.

Mais tout en étant reconnaissant de l'accueil qui lui fut prodigué et en témoignant la dette qu'il devait dans sa formation à une éducation suisse égalitaire et démocratique, il préféra servir son pays d'origine qu'il regagna en 1938 après plus de 16 ans d'absence. Il entra dans le service diplomatique turc, sans pour autant rompre ses attaches avec la Suisse et Berne en particulier. Il fut abonné à la *Neue Zürcher Zeitung*, qu'il considérait de loin comme le meilleur quotidien du monde pendant plus de 50 ans. Il était en rapport continu avec ses camarades de gymnase, de scoutisme et de corporation et se désolait des déboires du F.C. Bern, l'équipe de football bernoise qui eut son heure de gloire dans les années 30 avant de sombrer dans la médiocrité des divisions inférieures. Toute sa vie durant il conserva sur sa table de travail une photo dédicacée du Prof. Walther Burckhard qui fut son professeur à la Faculté de droit et dont le col cassé et les moustaches à la Nietzsche firent les délices de l'enfance de l'auteur de ces lignes. Retiré des affaires et du monde à cause de son infirmité, rien ne lui faisait plus plaisir dans son appartement d'Istanbul que de parler au téléphone en dialecte bernois avec ses amis d'enfance et de jeunesse dont la fidélité fut à toute épreuve. Après son décès en 1998, ses quelques amis encore en vie firent un don important à sa mémoire aux sinistrés du tremblement de terre qui ravagea la Turquie occidentale en août 1999.

En août 1960, il fut nommé ambassadeur de Turquie à Berne. C'était pour lui, à la fois, le retour au bercail et la consécration car il obtenait, relativement jeune, le titre d'ambassadeur³. Son arrivée à Berne fut saluée par un nombre d'anecdotes toutes apocryphes roulant autour de sa connaissance du bernois. Je n'en citerai qu'une: «un commerçant téléphone à la police qu'un escroc parlant bernois et prétendant être l'am-

3 Zeki Kuneralp: *Sadece Diplomat*, 3^e éd. Istanbul 1999. Idem.: *Just a Diplomat*, Istanbul 1992.

bassadeur de Turquie lui avait passé une importante commande demandant de la livrer à l'ambassade». Il eut les honneurs d'une photo en première page du très austère quotidien bernois *Der Bund* et la plus importante librairie de la ville tapissa sa vitrine d'exemplaires de sa thèse publiée en 1938⁴. Ses antécédents bernois lui ouvrirent beaucoup de portes, souvent fermées à d'autres diplomates moins favorisés. Il eut la satisfaction de voir la Suisse accéder au consortium d'aide à la Turquie formé au sein de l'OCDE. 30 ans après il déplorait la tournure qu'avaient prises les relations turco-helvétiques et il fut particulièrement sévère tant à l'égard des autorités cantonales bernoises qu'à celui de l'ambassadeur de Turquie lors du dérapage qui se solda par la mort d'un manifestant devant les locaux de l'ambassade. Il quitta Berne pour Londres en janvier 1964. Ses deux fils, scolarisés dans des écoles françaises, s'étaient refusé, par suffisance et snobisme à apprendre le bernois.

4 Son oncle maternel, Vedat Z. Örs, avait également soutenu quelques années auparavant une thèse en lettres à l'Université de Berne sur le poète français Jacques Delille tandis que sa demi-sœur Celma publia dans le *Bulletin* de l'Institut pédagogique Rousseau de Genève un certain nombre de rapports.